

13 — États-Unis 2011, 90 minutes

Luc Chaput

Numéro 277, mars-avril 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

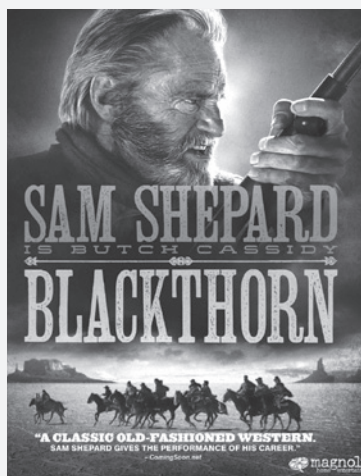
Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2012). Compte rendu de [13 — États-Unis 2011, 90 minutes]. *Séquences*, (277), 26–26.



■ États-Unis 2011, DVD: 2012 — **Durée:** 90 minutes — **Réal.:** Gela Babluani — **Scén.:** Gela Babluani, Gregory Pruss d'après le scénario de *13 Tzameti* — **Images:** Michael McDonough — **Mont.:** Gela Babluani, David Gray — **Mus.:** Alexander Van Bubenheim — **Int.:** Sam Riley, Jason Statham, Mickey Rourke, Ray Winstone, Michael Shannon, Curtis Jackson, Ben Gazzara, Emmanuelle Chiriqui — **Dist.:** WS.

SUPPLÉMENTS: Interviews, *making-of*, tournage, incluant des extraits d'interviews.



■ Espagne / France, 2011, DVD: 2012 — **Durée:** 98 minutes — **Réal.:** Mateo Gil — **Scén.:** Migual Barros — **Images:** Juan Ruiz Anchia — **Mont.:** David Gallart — **Mus.:** Lucio Godoy — **Int.:** Sam Shepard, Eduardo Noriega, Stephen Rea, Magaly Solier — **Dist.:** Métropole.

SUPPLÉMENTS: Scènes supprimées, *making-of*, courts-métrages de Mateo Gil et bande-annonce.

13

Vince, un menuisier, fait du travail de réfection dans la maison d'un homme sous surveillance. Certaines conversations entendues accidentellement lui font comprendre que le propriétaire s'attend à gagner beaucoup d'argent. Vince, en mauvaise situation financière, entreprend de remplacer l'individu malencontreusement indisponible. Un tel résumé des premières scènes rappellera sûrement quelque chose à qui a vu *13 Tzameti* (2005) du même scénariste et réalisateur. Malheureusement, la place du hasard qui faisait le charme et l'originalité de ce premier film est remplacée dans le cas présent par une vision plus volontariste: des problèmes d'assurance-santé obligent le jeune Américain à prendre des risques inconsidérés pour aider sa pauvre famille.

Le motif *central* de la roulette russe à plusieurs en cercle fonctionne plus ou moins bien ici comme allégorie sur les riches et les pauvres dans un monde sans scrupule. Dans *The Deer Hunter*, Michael Cimino employait ce même motif de la roulette russe avec des prisonniers américains contraints d'y jouer par leurs geôliers vietnamiens comme représentation de l'enlèvement de la superpuissance. Ici, le choix du chiffre treize comme numéro emblématique du personnage principal induit des attentes envers le destin de ce dernier. Dans le manoir où se déroule l'essentiel de l'action, Babluani utilise une piscine ovale, lieu où les parieurs misent des sommes importantes comme dans une fosse où, sous d'autres cieux, se dérouleraient des combats de coqs ou de gladiateurs modernes. Les *flashbacks* sur certains des concurrents ralentissent indûment l'action et n'apportent que peu d'informations pertinentes sur les autres raisons qui pourraient motiver ces hommes à jouer ainsi leur vie. L'interprétation est bonne sans plus, mais on remarquera, dans un de ses derniers rôles, Ben Gazzara, miné par la maladie, jouant un Schlondorff dont le nom est peut-être un clin d'œil au réalisateur de *Coup de grâce*. Tourné à l'automne 2008, sorti rapidement en 2010, ce film constitue donc un moment d'arrêt dans la carrière du jeune réalisateur.

LUC CHAPUT

Blackthorn

La dernière fois qu'a été vu Butch Cassidy (avec le Sundance Kid) au cinéma, c'était sous les traits de Paul Newman devant l'objectif de George Roy Hill, en 69. La dernière image du film, un arrêt sur image en sépia mythifiant le duo des célèbres bandits, se refusait à montrer leur mort sous les feux multipliés de la police bolivienne. Aujourd'hui, le scénariste et réalisateur espagnol Mateo Gil (*Mar adentro*) imagine un différent sort à Cassidy, dans la mesure où ce dernier aurait échappé à la mort et se serait réfugié dans les Andes, en Amérique du Sud, sous le pseudonyme de John Blackthorn. Aussi libre soit-il en apparence, Blackthorn-Cassidy reste confiné aux ombres de sa célèbre légende, loin d'un monde qui le croit mort et dont ferait vraisemblablement partie son fils... Vieillissant, affichant la grâce et la sagesse de l'âge (le charisme de Sam Shepard aidant), il décide un jour de prendre le chemin du lent retour vers son Amérique natale.

Très tôt, *Blackthorn* se glisse sur un terrain convenu et introspectif, où le passé glorieux de Cassidy se confronte au présent terne d'un homme hanté par des fantômes lointains et une vie de crime qu'il croyait loin derrière lui, jusqu'à ce qu'il croise la route d'un jeune voleur ambitieux se disant poursuivi. S'ensuit alors entre les deux protagonistes une complicité modérée, dubitative... À des fins d'exploration psychologique et pour bien illustrer les années prospères de banditisme du duo Cassidy-Kid, Gil a recours à de multiples *flashbacks*. Une façon (prévisible) de sonder le décalage entre deux époques vécu par son héros et d'évaluer sa morale personnelle. Malheureusement, loin de rehausser la qualité, ces *flashbacks* téléfilmiques détonneront rapidement sur l'ensemble et la beauté grandiose des déserts boliviens contre lesquels la figure vieillissante du héros las (résolument eastwoodien) se détache. La solitude, comme seule certitude devant lui... Au final, malgré la beauté onirique de ses paysages, *Blackthorn* arrive mal à soutenir notre constante attention, pas plus qu'à se démarquer des westerns récents (*The Assassination of Jesse James*, *The Proposition*, *The Three Burials of Melquiades Estrada* ou encore *Unforgiven*) habités tous par une vision et une émotion qui, ici, peinent à s'incarner.

SAMI GNABA